# BULLETIN CRITIQUE

Sont publiés à cette place les comptes-rendus des ouvrages adressés au directeur de la *Revue* : M. J. Marouzeau, 4, rue Schœlcher, Paris, XIV^e^.

Les publications qui paraîtraient prêter moins à un compte-rendu critique qu'à un simple résumé seront mentionnées et analysées dans l'*Année philologique*, publiée à la librairie des Belles-Lettres.

## ÉDITIONS DE TEXTES

**Collection G. Budé** (Paris, Les Belles-Lettres) :

I. — *Cicéron, De l'orateur*, livre III, texte établi par H. Bornecque, traduit par H. Bornecque et E. Courbaud.

Ce volume nous apporte la fin du *De oratore*, auquel s'était consacré le regretté Courbaud. La mort l'a surpris alors qu'il n'en était de sa traduction qu'au par. 162 ; je ne suis pas très sûr que dans la partie qu'il avait traduite il n'eût pas retouché plus d'un détail. La traduction présente bien des longueurs ; ne présente-t-elle pas des inexactitudes? Est-ce traduire « sonus uocis agrestis » (42) que de dire « un accent grossier »? S'agit-il vraiment d' « accent »? ou d' « inflexions », comme il est dit plus loin? ou d'articulation, de prononciation? S'agit-il dans « ore » (42) de la diction? S'agit-il dans « *e* plenissimum dicere » (46) de traîner sur les *e*? On ne peut entreprendre de traduire ces expressions techniques et tant d'autres que contient le livre III qu'en fondant l'interprétation sur tout un corps de doctrine et sur une histoire des théories grammaticales antiques. Il nous faudrait pour cela, à côté du Lexique de la langue de la rhétorique de Causeret, un Lexique de la langue de la grammaire. Ce Lexique tentera-t-il quelque travailleur, maintenant que nous avons dans la collection G. Budé le *De oratore* en entier, l'*Orator*, et le *Brutus*?

Il y aurait bien à dire sur l'établissement du texte : le texte adopté 2, 7 *medio in spatio* me paraît moins intéressant que le *mediocri spatio* de *AEH* et fait tautologie avec le *ipso in cursu* qui suit ; 2, 8 *flagrantem bello Italiam* de *VOP* est l'ordre « difficilior », à conserver selon moi ; 3, 10 *quoi* datif est à la rigueur recevable, puisqu'il est fondé sur une variante : *quo AEH, cui VOP ;* mais est-ce une raison pour écrire encore 3, 11 *quoi* sans variante qui l'autorise, et faudra-t-il remplacer par *quoi* tous

les *cui* des manuscrits? 11, 43 et 12, 45 je ne suis pas sûr qu'il ne faille pas préférer *lenitas* et *leniter* à *leuitas* et *leuiter* (cf. les contraires *asperitas* et *aspere*) ; 11, 43 la leçon commune *latini* donne-t-elle un sens? — Mais il est trop facile d'éplucher un texte qu'on n'a pas eu la peine d'établir soi-même. J'aime mieux louer M. Bornecque, qui déjà déploie tant d'activité pour remplir dans le cadre de cette Collection les tâches qu'il a choisies, d'avoir mené à bien l'œuvre qu'un autre n'avait pu achever[1].

II. — *Cicéron, Des termes extrêmes des biens et des maux*, t. II : livres III-IV, texte établi et traduit par J. MARTHA.

Ce volume est le deuxième de l'édition procurée par M. J. Martha ; le premier n'a été que signalé dans ce Bulletin critique (t. VII, p. 234).

Un mot d'abord du titre. M. Martha l'a traduit mot à mot, résigné à ne pas apporter de la précision là où l'auteur n'en a pas mis, car le titre, dit-il, exprime mal le contenu de l'ouvrage. Ce procédé désespéré n'a pas mal inspiré le traducteur, à mon avis, car le mot *fines* n'est pas un terme technique qui comporte un correspondant rigoureux dans le langage de la philosophie. M. Liscu dans son *Étude sur la langue de la philosophie morale chez Cicéron* (Les Belles-Lettres, 1930) a bien montré que le mot est chez Cicéron en train d'acquérir un sens philosophique : proche du grec τέλος (aboutissement, but, idéal) qu'il évoque, il est encore attaché à l'idée de limite, frontière, qui représente essentiellement son sens latin, et en même temps est sur le point de prendre le sens de définition qu'il aura chez Quintilien. Le mot fournit un bon exemple du processus par lequel Cicéron constitue en latin une terminologie philosophique, avec le grec pour point de départ.

Aucune bibliographie n'est donnée des éditions et des travaux relatifs au *De finibus;* simple mention est faite p. XXXI des instruments bibliographiques généraux, qu'on ne peut vraiment pas demander au lecteur de dépouiller pour son compte. L'introduction seule ne permet pas de préciser ce que l'éditeur doit à ses devanciers : Orelli-Baiter, Madvig, Schiche ; seule une liste de quatorze conjectures, en note de la p. XXX, indique quel appoint personnel M. Martha a fourni à l'établissement du texte pour tout l'ensemble des cinq livres.

Pour la traduction, M. Martha s'est imposé une précision rigoureuse, dût-il en coûter à l'élégance (p. XXX) ; son mérite est surtout d'avoir eu sans cesse en vue, à travers le texte latin, les formules grecques transposées par Cicéron ; la traduction comportait donc un travail permanent

1. Déplorons le système des Notes supplémentaires à la fin du volume, auquel la tyrannie de la mise en pages condamne l'éditeur, d'autant plus que cette page de notes (98) paraît avoir échappé à la correction sur épreuves (cf. les bourdons *otinegots*, *Léline* le Sage...)

d'interprétation, pour lequel M. Martha a pu profiter non seulement du riche commentaire de Madvig, mais aussi des observations de son propre réviseur, M. L. Robin.

III. — *Ovide, Les amours*, texte établi et traduit par H. Bornecque. — *Les remèdes à l'amour*, par le même.

Avec ces deux volumes, ce sont quatre que M. Bornecque aura consacrés à Ovide dans cette Collection. Il faut se reporter à l'Introduction des *Héroïdes* pour compléter ce qui a trait aux *Amours*, particulièrement en ce qui regarde la date de la composition. Pour le reste, chacun de ces deux ouvrages contient une brève Introduction, faite pour préparer le lecteur à une lecture rapide, mais où l'on ne trouvera pas l'indication des problèmes que posent ces illustres échantillons du genre érotique ; des travaux importants publiés dans ces derniers temps permettaient cependant d'aborder la question essentielle : quelle est la place d'Ovide et de son œuvre dans le développement de cette forme littéraire qui avait ses antécédents, ses thèmes et ses procédés, sa langue et son style, ses traditions, et qui s'est assuré une si universelle survivance comme en marge de la poésie.

On saura gré à M. Bornecque d'avoir fondé son texte sur des collations revisées par lui-même, en ce qui concerne les *Amours* pour les manuscrits de Paris et de Saint-Gall, que M. Bornecque a étudiés dans le *Musée Belge* (1926) et la *Revue de Philologie* (1927), et en ce qui concerne les *Remèdes* pour le manuscrit *R* de Paris. Pour l'établissement du texte, certaines leçons sont empruntées aux manuscrits postérieurs, deteriores, et à la vulgate (p. IX de l'une et l'autre Introduction) ; cet appel fait, sans autre justification, à une tradition suspecte par définition, a toujours quelque chose d'inquiétant ; la notion de « vulgate » est de celles qui ont le plus nui à la critique des textes.

Quel dommage, ici encore, de voir le Commentaire coupé en deux : une partie au bas des pages, en bouche-trou, et le reste à la fin du volume[1] !

**Fundacio Bernat Metge** (Barcelone) :

I. — *Tàcit, Annals*, vol. I, texte et traduction catalane par F. Soldevila.

Une préface honnête reprend les principales questions posées par le texte et l'œuvre de Tacite. En ce qui concerne les sources de l'historien et son originalité, l'auteur se borne sagement à résumer la controverse

1. Faut-il taquiner M. Bornecque, ici encore, sur la correction des épreuves? Nombre de noms propres sont estropiés : Vollmer (*Rem.*, p. IX), Nemethy (*Am.*, p. VI et IX).